

Sacha

DEJEUNER sur l'HERBE.



David avala son café d'un trait, posa sa tasse sur la table de la cuisine, repoussa sa chaise et se dirigea vers la porte.

« Tu retournes déjà à ton atelier ? Demanda Elisa surprise, il n'est même pas une heure !

-- Je veux finir mon travail le plus vite possible, dit-il laconiquement.

-- Mais, remarqua-t-elle, ton tableau est quasiment terminé, tu as encore une longue semaine devant toi avant la venue de ton commanditaire !

-- Quelques petites retouches à préciser. Certains détails sont encore à revoir. A plus tard ! Il fit quelques pas mal assurés.

-- Tu bois trop, constata-t-elle. Tu as presque vidé la bouteille de vin rouge au repas.

Il haussa les épaules et se dirigea vers la porte. Il n'en avait que faire de la remarque d'Elisa. Il voulait avoir la paix. Il n'avait qu'une idée en tête : retourner à l'atelier. Revoir Marie. Elle lui manquait tellement !

Il aimait son travail de copiste. Un riche collectionneur lui avait commandé une réplique du célèbre tableau de Monet « Déjeuner sur l'Herbe », heureusement dans des dimensions moindres que celles de l'original. Bien que réduite, la toile occupait tout de même une grande place dans son atelier.

Oui ! il était pressé de retourner à son travail, hâte de retrouver Marie, de la contempler, de lui parler, de la toucher ! Comment avouer à Elodie l'étrange sentiment qu'il éprouvait pour la jeune femme à la robe de mousseline blanche, au centre d'un tableau de Monet ?

Il traversa la cour à grands pas, força un peu la porte récalcitrante du local qui s'ouvrit en protestant, et se figea sur le seuil, trop ému pour aller plus loin.

L'atelier était encombré de toiles éparses, d'étagères envahies de flacons colorés, de pots remplis de pinceaux hirsutes. Des fragrances confuses de térébenthine enrubannées sur des chiffons multicolores flottaient dans le local exigü. Le « Déjeuner sur l'Herbe », calé sur l'immense chevalet plaqué contre le mur, l'attendait. A côté, sur un tabouret, la photographie de l'œuvre originale que le peintre devait reproduire. David était un artiste reconnu dans le monde de la peinture pour son indiscutable talent de copiste.

Il resta debout, immobile, à examiner l'œuvre de Monet qu'il connaissait pourtant par cœur.

-- Une œuvre révolutionnaire : Se rendait-il compte qu'il parlait tout haut ? -- Une méditation sur la vie, un instant passager de bonheur simple qui rend la scène champêtre plus vivante encore, et si près de la spontanéité de la nature environnante. Une dînette organisée autour d'un décor bucolique où le père des Impressionnistes exprime les variations fuyantes du temps. Les arbres jouent de leur tonalité jaune ou grisâtre par petites touches nerveuses, déployant un immense parasol défendant les convives d'un soleil peut-être trop aguichant. Luminosité des ombrages, aspect fugitif et changeant de la lumière. Monet s'invente et se déploie. --

Déjeuner sur l'herbe Sacha

Il remarqua : Camille, la muse de Monet, est partout. De dos, avec sa robe de toile bleue, en train de retirer son chapeau. Et encore ici, vêtue sa longue robe mexicaine grise juponnée de dentelle écarlate à festons. Une ceinture rouge enserre sa taille On perçoit le doux frou-frou des jupons, le bruissement du taffetas, et le rire léger des jeunes femmes. On entend le cliquetis des verres quand les hommes trinquent. Le bras légèrement tendu, la délicieuse Camille, au centre de la fête, distribue avec grâce les assiettes de faïence blanche. Camille encore et encore. Monet adorait représenter son égérie, sa compagne adorée, plusieurs fois dans le même tableau. Le peintre Bazille, chapeau melon cerclé de rouge, l'ami de toujours, reconnaissable à sa longue silhouette déhanchée, écoute, amusé, le babillage des deux femmes debout à côté de lui. Les rires fusent.

David se rapprocha au plus près du tableau pour mieux entendre, tout en observant la scène champêtre : Les autres personnages sont occupés à se restaurer, à fumer ou à se détendre. Adossés contre un arbre, ou alanguis sur l'herbe, ils éclatent de vie. Un chien racé et fin se retourne à l'appel de son maître. C'est un instant privilégié. Rien n'est laissé au hasard. Poulet, pâté, fruits et boissons sont délicatement posés sur une nappe immaculée. Quelques prunes, un couteau, de la viande froide et deux bouteilles de vin rouge sont éparpillées sur l'herbe. Courbet, assis sur la nappe, grappille quelques réflexions des convives. Camille, encore elle probablement, debout près de la futaie, retire son chapeau avec délicatesse, sous l'œil distrait d'un élégant jeune homme.

Un klaxon intempestif dans la rue le fit sursauter. Bien que la devise de Roquefort les Pins soit "la ville à la campagne" elle n'en était pas moins bruyante à certaines heures de la journée. David revint à la réalité. Il ouvrit une canette de bière et but d'un trait le liquide blond et amer. Puis il tira à lui la vieille chaise dépaillée sur laquelle il s'assit, un peu maladroitement. Il ramassa sa palette barbouillée de taches multicolores, posée à même le sol. Et choisit avec soin un des pinceaux qui trempait dans la vieille boîte en fer blanc posée à côté.

Son regard se posa tendrement sur le visage de la jeune femme au centre du tableau. Celle qui tendait si gracieusement une assiette à un convive. Non, ce n'était pas Camille Doncieux. C'était Marie, sous les traits de Camille. Semaine après semaine, sous son pinceau, il avait découvert dans son délicat visage, la finesse de ses traits, la douceur de son regard, la courbe mutine de sa bouche vermeille, Il devinait les arabesques de son corps éthéré sous la robe de mousseline blanche déployée autour d'elle en un nuage frais et vaporeux. Une Madone auréolée d'innocence dont il était tombé passionnément amoureux sans en comprendre la raison.

Chaque jour, tandis qu'il peignait, Marie était au centre de toutes ses attentions. Il lui parlait de tout et de rien ; des petites choses de la vie qui animent le quotidien. De la pluie et du beau temps, de ses états d'âme, de ses difficultés à affronter les autres. Il lui dévoilait ses sentiments par petites touches, comme le faisait le Maître dans ses tableaux. De temps en temps, il osait un mot tendre, un compliment retenu, une allusion à l'amour qu'il lui portait. Un monologue dont il avait l'habitude et dont il n'attendait pas de réponse, évidemment. Elle ne pouvait pas dialoguer avec lui, mais cela lui était égal. Il était juste heureux de lui parler. Bien sûr, il n'en avait soufflé mot à Elisa. Comment lui avouer qu'il était fou amoureux d'un être virtuel et inaccessible ? Que pouvait-elle comprendre de la sensibilité artistique de son compagnon, elle, si cartésienne ? Elle aurait ironisé : « Tu deviens fou ! Ton penchant pour l'alcool te joue des tours, mon pauvre David ! En voilà une marotte ! » Et pour éviter toute rebuffade ou moquerie, il s'était bien gardé de la moindre allusion. C'était un secret indicible.

Il but une autre bière pour se donner du courage. Il lui semblait que l'alcool l'aidait à se détendre. Puis chercha dans la vieille boîte de bois les tubes de peinture appropriés aux

Déjeuner sur L'Herbe Sacha

dernières retouches de rouge. Et comme il le faisait tous les jours au moment de commencer son travail, il s'adressa avec douceur à celle qu'il considérait comme son égérie.

-- Bonjour, Marie ! Avez-vous passé une bonne nuit ? Comment vous sentez-vous ce matin ?

Et là, il se passa quelque chose d'incroyable. D'inouï. D'invraisemblable. Le visage de Marie s'anima lentement ; Elle tourna légèrement la tête. Ses lèvres bougèrent.

-- Je vais bien, murmura-t-elle. Et vous ?

Il resta figé, comme pétrifié, puis se retourna et compta le nombre de canettes vides alignées sur l'étagère. Il pensa : « J'ai sûrement trop bu ! Ou alors, je deviens fou pour de bon ! »

-- Venez près de moi, plus près encore, chuchota la jeune femme. Elle lui tendit l'assiette qu'elle avait à la main. Voulez-vous une cuisse de poulet et un verre de vin rouge ?

-- Marie, Marie... je n'y comprends rien ...balbutia-t-il, comment est-ce possible ? Que m'arrive t-il ? Êtes-vous *réellement devenue réelle* ?

-- Je suis la réalité du rêve répondit-elle doucement ; la certitude de *votre* rêve. Je vous vois et je vous écoute depuis le premier jour. J'ai entendu toutes ces paroles si belles que vous m'avez dites depuis plusieurs semaines. Je sais que vous m'aimez et il faut que vous le sachiez. : je vous aime aussi.

-- Oh, Marie, comment tout cela est-il possible... comment puis-je croire.... Bégaya-t-il

-- Ne cherchez pas à comprendre, mon tendre ami. Le rêve est souvent si proche, à portée de main. Mais on ne le sait pas. Elle lui sourit tendrement. Elle s'examina, un peu coquette.

-- Ah ! Mon Dieu ! Ma jupe est toute froissée et je suis un peu décoiffée. : Elle se leva, secoua la mousseline de sa robe vaporeuse, réajusta son chapeau, et se plaça bien en face de lui.

-- Voulez-vous un peu de pâté avec votre vin ? Ou un fruit ? Lui proposa-t-elle ; Vous êtes tout pâle et sur le point de vous évanouir. Je vous en prie mon ami, mangez donc. Et buvez aussi. Ensuite, finissez vite d'achever notre tableau. Et quand il sera terminé, partons tous les deux, très loin d'ici. Nous ne pouvons plus vivre l'un sans l'autre, c'est impossible n'est-ce pas ?

Il resta sans voix. Sans réaction, comme tétanisé. Modigliani avait lui aussi des hallucinations quand il était pris de boisson, pensa-t-il. Elisa a raison. Je bois beaucoup trop !

-- Je vous assure que vous n'êtes pas ivre, rétorqua Maris qui lisait dans ses pensées. Juste un peu gris, peut-être. Que vous reste-t-il à faire pour terminer votre commande ? Peu de choses, dites-vous ? Alors, dépêchez-vous, mon ami ! Je vous en prie, achevez votre travail et partons ! Je vous aime passionnément et je vous attends depuis si longtemps !

Il était incapable de penser, incapable de raisonner, incapable de réfléchir et de mesurer le non-sens de cette situation absurde. Il claqua l'opercule d'une énième canette de bière. Il lui sembla que sa tête explosait. Mais il fut rassuré par le regard tendre de Marie.

Elle avait raison. Le tableau était presque terminé. Des points de détails à retoucher. Il rajouta un peu de jaune par petites touches ébouriffées sur les feuilles des arbres, s'attarda sur un fragment particulier. Il était presque huit heures du soir quand il décida de faire une pause. Il se résolut à rester à l'atelier. Etonnée de son absence, Elisa fit une incursion une demi-heure plus tard.

-- Tu viens manger ? S'enquit-elle, le repas est prêt !

-- Je n'ai pas faim et je veux finir ce soir, grogna-t-il, le regard un peu vague.

Elle le regarda fixement.

-- Tu ne devrais pas boire autant, constata-t-elle.

-- Je n'ai bu que trois bières, mentit-il excédé. Fiche-moi la paix !

Une canette traversa la pièce et se fracassa contre la porte. Elisa battit en retraite. David avait du mal à respirer. Comment aurait-il pu se séparer de Marie, ne serait-ce qu'une minute, maintenant qu'il savait qu'elle l'aimait aussi ?

Cependant, il était mal à l'aise. Quelqu'un dans le tableau... Le doute l'envahit.

-- Marie, si je puis me permettre, ce jeune homme debout, derrière vous, est-ce votre fiancé, votre amant ? Si c'est le cas, je ne puis me permettre...

-- Je vous rassure, dit-elle en riant, Il n'est ni l'un ni l'autre. Simplement un ami de toujours.

-- Et cet homme debout, en face de vous, adossé au grand bouleau blanc, et qui vous regarde fixement tout en fumant sa pipe, avec cette fausse indifférence ; on dirait qu'il

-- Non, non répliqua-t-elle avec force, il n'est rien pour moi. C'est Bazille, l'ami du Maître. Son amie est juste à côté de moi. Ne vous inquiétez de rien. Je suis libre ! Achevez de peindre le tableau et partons tous les deux. Emmenez-moi vite !

David était comme un pantin sans ficelles. Désarticulé. Il voulut se ressaisir, et tenta un un point d'ancrage avec la réalité. Il avait peur d'être confronté à une évidence qu'il refusait.

-- J'ai presque fini, rassurez-vous, dit-il pour se rassurer lui aussi. Je n'en ai pas pour longtemps. Ensuite, je vous le promets, nous partons, mon ange.

Tout était devenu simple, naturel, évident. Que lui restait-il donc à peindre ? Les camaïeux de pourpre, de vermillon et de carmin que Monet avait posés par petites touches à des endroits très précis sur sa toile. La bouche de sa douce aimée, la cravate de Bazille, la ceinture de la robe mexicaine de Camille, les jupons de sa robe, rouges eux aussi, sur la commande qu'il avait devant les yeux. Le ruban du chapeau melon de l'homme à gauche, exigeait un carmin plus sombre. Et puis, cette coulée de fleurs écarlates que le maître avait projetée au bas du grand bouleau irisé de blanc. Des cyclamens sauvages peut-être ? Une composition de fleurs champêtres ? Car rien chez l'illustre peintre n'était laissé au hasard. Les rouges étaient tous différents. Mais intenses, violents, précis.

David se leva, empoigna dans la vieille boîte de couleurs les teintes appropriées, et les jeta avec fièvre sur sa palette encombrée de taches chamarrées. Puis il jeta son pinceau sur la toile avec exaltation. Il avait tellement hâte de terminer !

-- Marie, lui confia-t-il très ému, ma touche finale sera pour votre bouche, si douce, si pulpeuse, si tendre. Ensuite, je vous enlève, ma Marie. Loin, très loin et ce sera le début d'une très belle histoire d'amour qui jamais ne finira.

Elle le regarda avec des yeux mouillés

-- Oui, souffla-t-elle, ce sera une merveilleuse romance. Vous êtes celui que j'attendais. Oh ! comme je vous aime, David !

Une légère brise se leva et fit frissonner la robe de la jeune femme. Elle retint son chapeau en riant. Chéri, Avez-vous enfin fini ? Ma bouche est t-elle à votre convenance ?

-- Oui, oui, répondit-il éperdument. Vos lèvres sont deux cerises bien mûres que j'ai envie de croquer !

-- Ne vous en privez pas, mon ami. Je vous en prie, venez m'embrasser !

Elle s'avança vers lui, les deux mains tendues. Il se leva et fit les quelques pas qui le séparaient d'elle.

Brusquement, au moment où il attirait Marie dans ses bras, l'homme en noir, assis derrière le grand bouleau, resté jusque-là immobile et silencieux, se dressa d'un bond et s'interposa entre les deux jeunes gens. Il sortit un pistolet de son veston et le pointa vers David. Tournant le dos à Marie, il fit face au peintre, et tira un seul coup de feu, visant le jeune homme en plein cœur à bout portant.

Déjeuner sur L'Herbe Sacha

Marie, poussa un cri déchirant. David, d'abord étonné, puis hébété, fit encore un pas vers Marie en titubant. Il tendit les deux mains et s'accrocha avec l'énergie du désespoir au bord supérieur du tableau. Marie le reçut dans les bras et tenta de le maintenir debout.

-- Que s'est-il passé ? Demanda-t-il avec effort, pourquoi ai-je si mal ? Qui est cet homme en chapeau haut de forme ?

-- Mon tendre, sanglota Marie, C'est Pierre, mon ancien ami. Je venais de l'éconduire. Je le croyais parti. Je ne savais pas qu'il était resté là, caché derrière le grand bouleau. Pardon, pardon, mon pauvre amour !

David essaya de parler. En vain. Sa vue s'obscurcit. Il lâcha prise et, entraînant Marie dans sa chute, s'effondra avec elle sur la toile qui bascula vers l'arrière dans un vacarme épouvantable. Elisa, alarmée par le claquement sec et le violent fracas qu'elle venait d'entendre, se précipita en courant dans l'atelier. En voyant son compagnon allongé de tout son long sur le tableau le corps contre la toile, elle crut tout d'abord qu'il avait fait un malaise. Elle tenta de le retourner pour le relever. En le soulevant, elle aperçut avec horreur une large tache de sang sur sa poitrine. David ne respirait plus. Ses yeux étaient grands ouverts. Ils fixaient intensément un des personnages de la toile. Le tableau n'avait pas souffert. Mais la robe de mousseline blanche de la jeune femme assise au milieu de la scène était maculée de sang.

Une enquête fut diligentée. Elle ne fut jamais élucidée. Toutes les investigations tentées furent vaines. La thèse du suicide fut envisagée. D'après les analyses balistiques, l'arme incriminée, un vieux pistolet d'une époque révolue, avait disparu. La compagne du copiste l'avait-elle soustraite ? En tout état de cause, l'enquête balistique fut formelle. Vu la trajectoire de la balle et vu la position du corps, de toute évidence, le tireur devait être derrière la toile, sur laquelle la victime s'était effondrée. Or, le tableau était intact, et n'avait subi aucun dommage alors qu'il aurait dû avoir un trou bien en évidence en son centre. Seules, des traces de peinture rougeâtres apparaissaient sur la robe de mousseline blanche de Camille Doncieux.

Le riche collectionneur vint chercher la copie du « Déjeuner sur l'Herbe » quelques temps plus tard. Les taches de sang, disséminées sur la toilette d'une des jeunes femmes furent nettoyées. Accroché au dessus de sa cheminée monumentale, la copie du « Déjeuner sur l'Herbe » de Claude Monet fit grande impression auprès de ses amis.

Fin.